LES GRANDS ENTERREMENTS

[illegible]

Les Grands Enterrements

par

Bazouge



Le reportage a pris, en ces derniers temps, une extension extraordinaire.

J. Prudhomme.

Dessins de

Forain

A. Guillaume

Heidbrinck

L. Legrand

Steinlen

Willette

H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR

2, RUE CHÉRUBINI, PARIS

à Louis Gaillard

bien amicalement

François Merassa

LES GRANDS ENTERREMENTS

Chez LEMERRE :

FRANCIS CHEVASSU

LES PARISIENS (portraits d'aujourd'hui). 1 vol..... 3 50

En préparation :

LA SAGESSE DU BOULEVARD. 1 vol............ ... 3 50

2479-92. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

Chevassu, Francis.

[BAZOUGE, pseudonym.]

LES GRANDS ENTERREMENTS

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE DE

Forain, Guillaume, Heidbrinck, Legrand,
Steinlein et Willette

PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
2, RUE CHÉRUBINI, 2

1892

A

ÉMILE ZOLA

Hommage de vive admiration et de respectueuse sympathie de

son dévoué filleul

BAZOUGE

AVANT-PROPOS

Par une belle après-midi du mois de mai, comme je m'attardais paresseusement à établir le compte d'un décédé d'importance, tout en respirant par ma fenêtre ouverte le parfum de ce premier printemps, j'entendis frapper à ma porte un coup timide. C'était Bazouge. Ce fidèle serviteur paraissait ému et tenait sous son bras un gros manuscrit.

Connaissant, comme tout le monde, mes nombreuses relations avec la Littérature et la Presse, il venait me soumettre ses premiers essais : *Les grands enterrements*.

J'oubliai aussitôt toute préoccupation hiérarchique, et, priant ce modeste confrère de s'asseoir, je l'engageai, avec bienveillance, à me révéler la nature de son ouvrage et l'origine de sa vocation. Il m'expliqua

ces deux points sans ambages. Grisé par la situation brillante où l'avait haussé l'*Assommoir*, de M. Zola, il s'était cru lui aussi, à l'exemple de tous les autres Français, un écrivain. Une gastralgie aiguë, contractée naguère en compagnie de Coupeau, lui ayant interdit l'usage des cabarets, il avait résolu de s'adonner aux belles-lettres.

Cette double confraternité m'imposait le devoir de lire son ouvrage avec une indulgente sympathie. L'avouerai-je? En parcourant ces pages appliquées, je fus surpris de rencontrer un tel discernement chez un employé subalterne. J'eus seulement la douloureuse surprise d'y remarquer une ignorance presque déconcertante de la notion du respect. Mais la tournure philosophique de la pensée me frappa d'abord en un homme peu familiarisé, par le commerce de nos grands classiques, avec les hautes spéculations intellectuelles.

Je fus ravi surtout de lui voir emprunter pour cadre de ses études fantaisistes la pompe austère de nos cérémonies. Ce témoignage de zèle professionnel me toucha. Alors que nos employés qui se mêlent d'écrire orientent communément leurs efforts vers l'Opérette ou le Vaudeville, il abordait résolument le genre macabre.

Quelle pâture ne devait pas fournir à un observateur attentif le spectacle de nos grands enterrements! La comédie humaine qui se joue, pour chacun,

dans un cadre différent, se poursuit autour des catafalques avec une netteté qu'on rencontre rarement dans les boudoirs, dans les salons ou dans les académies. Il suffit, pour en jouir, de posséder des yeux assez vifs afin de pénétrer, derrière la majesté des gestes ou le mensonge des décors, la finesse des truquages et les ruses de la machination.

Bazouge fut appelé depuis longtemps à suivre nos plus belles obsèques. Il vit les frères Lionnet, statues moroses de la Condoléance, distribuer les mêmes poignées de main attendries aux illustrations d'un quart de siècle. Durant vingt-cinq ans, son chapeau ciré essuya la petite pluie des oraisons lénifiantes et l'orage des éloquences tumultueuses.

Le soir, rentré dans sa chambre, il s'ingéniait à imiter les discours qu'il avait entendus. Toutefois il appliquait les siens à des personnages vivants, par convenance.

On nous excusera si, dans cette rapide étude, nous sommes contraints de parler avec une extrême réserve du toujours regretté Bossuet. C'est pourtant à l'influence de ce maître, rajeunie par celle de Monsieur Edouard Montagne, que Bazouge dut de rencontrer la forme académique dont la saveur nous flatte en ces pages.

Ce serait une erreur de croire que le style académique soit incompatible avec l'esprit de notre profession. Bazouge me confia qu'il en reçut l'ini-

tiation en contemplant la majesté de nos ordonnateurs. L'un et l'autre, en effet, ils affichent le sens de la noblesse, le goût de la pompe, l'amour de la magnificence. On retrouverait sous le demi-deuil d'un discours d'Institut la dignité attristée, le discret lyrisme, la large cadence qui agréent dans l'allure de nos maîtres des cérémonies. Il existe évidemment, entre ces deux solennités décoratives, des affinités secrètes, des liens mystérieux de sympathie.

Notre confrère Bazouge passa maître tout de suite en ces jeux bien français. Comme Ruy Blas dissimulait le cœur d'un grand seigneur sous la défroque d'un laquais, il cache sous l'habit d'un croque-mort l'âme d'un membre de la Société des gens de lettres. Il ne nous paraît pas qu'un éloge plus sincère puisse lui être décerné. Aussi le lui adressons-nous avec plaisir, en même temps que nos félicitations aux grands artistes dont le crayon n'a pas cru déchoir en illustrant la prose de ce modeste travailleur.

Anatole GIBOYER,

Ordonnateur honoraire des pompes funèbres,
Publiciste
Membre de plusieurs sociétés littéraires.

LES OBSÈQUES DE SARCEY

DISCOURS DE M. JULES LEMAITRE

Il est impossible, en rendant ce dernier hommage au maître que nous pleurons, de ne pas évoquer le souvenir du grand écrivain dont l'influence agit si heureusement sur ses débuts littéraires et domina toute sa vie : je veux nommer Edmond About. Cette communion parfaite d'idées et de sentiments qui unissait les deux camarades fut plus qu'une intimité morale, ce fut presque une association d'esprit. M. Francisque Sarcey fit son talent avec les parties de son esprit dont About ne se servait pas ; quand celui-ci avait levé cette rare farine dont il composait le *Roi des Montagnes* et *Madelon*, son respectueux ami recueillait la pâte qui restait pour en pétrir ses substantiels feuilletons.

Cela n'était peut-être pas de la même qualité, mais c'était de la même maison. Sarcey fut, lui aussi,

un voltairien, mais qui, dans son scepticisme universel, avait conservé une foi touchante à deux idées : il croyait à ses théories et il croyait à son rôle. Il plaçait très haut cet emploi de censeur littéraire ; il n'admettait pas que le critique descendît des hauteurs contemplatives pour se mêler aux passions et se jeter lui-même dans la lutte, soit qu'il craignît de briser ses principes contre des faits ou de compromettre son autorité de juge dans une partie aventureuse. Je m'en aperçus bien quand je donnai le *Député Leveau* au Vaudeville : l'acrimonie de ses éloges me prouva alors qu'il ne me pardonnait pas cette désertion ; mon succès ne lui parut pas une raison suffisante même pour rassurer son zèle amical.

Je regrettai alors, je l'avoue, d'avoir affligé un maître aussi excellent. Mais nous autres, écrivains venus trop tard, nous n'avons pas cette certitude arrogante que nous admirions d'abord chez Sarcey comme simple phénomène de foi. Nous ne croyons plus à nos idées, encore moins à nos théories ; et nous tâtonnons humblement à la recherche de la vérité.

Notre regretté maître avait cette bonne fortune, qu'ayant réfléchi une fois dans sa jeunesse, il se croyait prémuni pour sa vie entière contre les surprises du doute. Telle fut la cause de cette sécurité admirable que nous envierons toujours et que nous ne rencontrerons jamais.

Il ne posséda jamais que deux ou trois idées, mais



il y crut profondément, de là son action : la force est aux croyants.

Mais cet élément de puissance se fortifiait encore d'un optimisme paisible et large qui lui faisait trouver dans le succès une raison suffisante au mérite. Nous autres, qui, dans la vie ou dans les couloirs du théâtre, nous tenons un peu à l'écart, laissant passer devant nous le flot noir et pressé des barbares, les foules ingénues et violentes, nous sommes bien plutôt disposés à trouver blessantes pour notre sensation les sensations de tous. Tout au moins cherchons-nous pour cette sensation un autre point d'appui que le goût de M. Tout-le-Monde.



Loin de connaître cette défiance, Sarcey s'abandonnait avec sécurité aux jugements de la foule : il se contentait de lui expliquer à elle-même les raisons de sa propre préférence. Nul mieux que lui n'excella à débrouiller les motifs secrets de cette psychologie complexe qui est celle d'un public. Il a donné une conscience à la foule : elle l'a récompensé en lui accordant la popularité.

Nous ne saurions clore cette trop courte étude en disant que Sarcey fut le type même du grand critique, — du grand critique il y a 25 ans...

2

DISCOURS DE M. JULES CLARETIE

La première fois que je vis Sarcey, il y a vingt ans — déjà ! — c'était à Viroflay. Il me fut amené un jour par notre ami commun Émile Bergerat.

Ah ! qu'on était joyeux alors ! Les lilas étaient en fleurs, la vie, légère, ne pesait pas sur nos épaules, nous la respirions avec confiance dans les émanations exquises de cette atmosphère embaumée. Après le déjeuner, nous fîmes une promenade sur la route de Meudon. Le soleil brillant et clair semblait se faire le complice de notre débauche amicale. Bergerat faisait des moulinets avec sa canne, en lançant des mots d'esprit. Sarcey marchait de ce pas lourd et assuré qui était déjà une promesse, — si bien tenue depuis.

Son précoce bon sens lui avait acquis une si-

tuation dans la critique. Bergerat, poète chevelu, nous parlait d'un jeune comédien qui venait de débuter à l'Odéon et présageait l'avenir aux jeunes : il se nommait Porel. Moi, je rêvais de devenir journaliste, de donner ma part de travail et de peine à l'œuvre sublime d'abnégation, qui est la Presse, cette gloire du dix-neuvième siècle.



Que ces temps sont lointains ! Il y a huit jours, mon convive de 1865 se trouvait dans mon cabinet directorial de la Comédie — dans ce cabinet où ont défilé tant d'illustrations contemporaines. Un peu alourdi, mais encore vert, malgré son âge, il me disait avec cette bonhomie savoureuse dont vous vous souvenez : « Pourquoi avez-vous engagé mademoiselle Marsy pour les coquettes quand mademoiselle Nancy Martel tient si bien l'emploi? » Puis

il m'entretenait du répertoire : c'était là ses dernières passions.

Au fond, c'était un tendre. Son enveloppe un peu fruste cachait une âme sensible. Quand il avait serré une fois la main d'une femme, il ne croyait plus pouvoir la frapper, même avec une fleur....

Aussi bien ce maître regretté, qui laissera parmi nous d'unanimes regrets, a-t-il conquis tous les droits au titre le plus enviable parmi ceux qu'un homme de cœur peut ambitionner : celui de sympathique.

Quelle est, en effet, la raison mystérieuse pour laquelle un homme est sympathique? c'est l'estime qu'on a de lui, et celle qu'on soupçonne qu'il a de vous....

DISCOURS DE HENRI BECQUE

Appelé par la Société des auteurs dramatiques à apporter les regrets de nos confrères sur la tombe de M. Francisque Sarcey, je serai bref : Sarcey n'entendit jamais rien au théâtre, mais ce fut un excellent homme. La confiance parfaite avec laquelle il riait aux facéties usées des petits théâtres indique suffisamment une âme candide et un cœur sans reproche. Il fut, en effet, le dernier Français qui ait cru au calembour, au quiproquo de concierge et à M. Alexandre Bisson.

Si le talent ne fut pas chez le critique regretté à la hauteur du caractère, il faut rendre néanmoins hommage à cette honnêteté d'esprit. Donnons donc nos regrets sincères au brave homme qui s'en va, et songeons toujours que le théâtre s'anémie, et que la

fortune est au directeur qui écoutera enfin les audacieux.



Ces discours furent écoutés dans le plus profond recueillement. Il n'y eut pas d'incidents à signaler. M. Gouzien fit signe qu'il voulait parler, mais sa voix se brisa dans sa gorge ; ses longs cheveux, retombant sur son visage, masquèrent les traces de sa douleur. MM. Noël et Stoullig, très remués eux aussi, s'écrièrent dans un unanime élan : « Ce que c'est que de nous ! » La plupart des comédiens et des comédiennes de Paris pleuraient en silence, avec cette aisance d'émotion particulière aux artistes dramatiques. Bref, ce fut une scène touchante et communicative, respectueuse des règles essentielles, telles que le Maître les avait recommandées en trente ans de feuilleton : pathétique et simple, avec quelques gros effets — et un peu de convention.

OBSÈQUES DE M. GEORGES OHNET

DISCOURS DE M. RENAN

Une indisposition de mon distingué confrère M. Émile Richebourg me vaut l'honneur de représenter la Société des gens de lettres à l'enterrement de M. Georges Ohnet, ce jeune homme enlevé si prématurément à la littérature, à sa famille, à sa patrie. C'est une tâche bien délicate pour un vieux pédagogue comme moi, qui n'est pas du tout un homme de lettres, et M. Richebourg eût analysé avec plus de sûreté que je ne saurais faire, le mérite de notre brillant romancier.

J'ai toujours admiré ces conteurs qui ont reçu du ciel la faculté d'imaginer des fables et de nous intéresser à des drames illusoires. Mon éminente amie madame Sand possédait ce don à un degré qui m'émerveilla toujours. Elle sut mettre dans le regard

de ses petites paysannes le reflet de son ciel du Berri et même le reflet du ciel de Palaiseau; et ils montraient tous deux la même couleur, car avant d'illuminer ces yeux naïfs, ils avaient traversé l'âme de notre grand poète. C'était une bien excellente dame. Elle ne concevait pas, comme moi, le dogme de l'Incarnation. Cette petite querelle théologique fit qu'elle me bouda quelque temps. Mais M. Beulé nous ayant réconciliés, aucune difficulté ne vint plus troubler la sécurité de nos rapports et de mon admiration pour son âme distinguée.

J'ai moins pratiqué M. Georges Ohnet : à peine le rencontrai-je une fois, un soir que M. Brunetière nous avait placés côte à côte à un dîner chez M. Buloz. Cet homme, alors dans tout l'éclat de la popularité, désira connaître un pauvre professeur. Il me séduisit tout de suite, car je devinai d'abord qu'il avait la foi.

C'est une bien belle qualité, messieurs. Ce n'est pas en vain que le Sage a proclamé qu'elle soulève les montagnes. Elle communique à l'imagination un ressort nouveau : c'est une force exceptionnelle, c'est une vertu indispensable. On ne saurait être un grand artiste, un grand photographe, un grand épicier, sans la foi.

M. Georges Ohnet est un témoignage éclatant de cette vérité. Un de mes jeunes amis, pour lequel j'ai autant de confiance qu'il professe d'admiration pour



moi, écrivit un jour que les triomphes de cet auteur



trouvaient une raison suffisante dans l'imbécillité de

la foule. Il avait bien tort de croire que la médiocrité suffit à créer le succès; trop d'exemples démentiraient cette hypothèse. D'autres éléments, plus importants encore, y collaborent, et parmi eux la foi. M. Georges Ohnet crut à ses héros, à lui-même, à son génie : de là sa puissance. Ses personnages portent le signe de cette sincérité. Un spirituel journaliste lui reprocha d'avoir apporté dans sa recherche des élégances morales l'esthétique de la *Belle Jardinière;* mais mon collègue du Collège de France, M. Deschanel, ne s'est jamais habillé ailleurs, et personne, je suppose, ne contesta jamais la recherche heureuse de sa tenue.

En somme, si M. Georges Ohnet ne parut jamais avoir une conception bien nette de l'Univers et sembla même ignorer parfois les dures servitudes de la langue, il montra dans son intimité des qualités morales bien autrement précieuses que sont tous les talents : il fut bon. Le souci du style signale toujours une âme égoïste; elle indique une préoccupation de coquetterie, dont le principe, admirable certes chez les femmes, semble être une diminution des énergies viriles. Il n'est pas une de ces futilités qui vaille le royaume des cieux.

Notre malheureux confrère, qui l'avait bien compris, y tient en ce moment la palme qu'il a si justement gagnée.

DISCOURS DE M. NAQUET

L'absence de notre ami M. Millevoye, retenu auprès du Czar par de graves intérêts, me confère l'honneur de porter la parole en cette solennité où j'entends affirmer de tous côtés que les lettres sont en deuil. Croyez bien, messieurs, que j'y prends une grande part, à cause surtout du regretté Serge Panine. Ce Russe naturalisé, en effet, fut un de nos meilleurs candidats à l'époque déjà lointaine du boulangisme. Si M. Cavaignac, plus connu à la Chambre sous le nom du « Maître de Forges », le battit, cet opportuniste n'obtint ce résultat qu'en faisant appel aux plus mauvaises passions anticléricales. Le prince Panine, après une vie brillante qui révéla assurément certains écarts regrettables, fut toujours un défenseur zélé de la démocratie et de la religion.

Je l'avais rencontré à un dîner chez un vénérable ecclésiastique de mes amis; il me séduisit tout de suite. C'est lui qui, le premier, me parla, dans les termes les plus sympathiques de son historiographe, M. Georges Ohnet, et me persuada de le lire.

Je vous avouerai, messieurs, que j'admire beaucoup le roman, tout en comprenant peu ce genre. Je n'ai essayé qu'une fois d'organiser ma vie selon les procédés du romancier; je n'y réussis guère : c'est que le roman vit d'invention et que je suis surtout un logicien.

J'ai toujours tenu à appuyer mes systèmes, et même mes erreurs, sur des syllogismes solides. Quand je parus inconséquent, cette faute fut uniquement imputable à un excès de logique. Aussi admirai-je toujours très vivement ces écrivains qui, sans aucune autre raison déterminante ou extérieure, imaginent à plaisir des difficultés domestiques et des drames sociaux et les font mouvoir avec aisance dans le cadre d'une fiction.

Assurément ces histoires hypothétiques paraîtraient vaines à beaucoup de sociologues. Je m'associerais volontiers, pour ma part, à cette sévérité, en ce qui concerne les romans populaires. J'essayai une fois de lire un feuilleton de M. Émile Richebourg dans le *Petit Journal :* je m'étais imposé cette tâche pour faciliter mes entretiens avec les femmes de mes agents électoraux et me donner une contenance chez

les concierges influents. Je fus frappé d'apprendre



combien ces aventures arbitraires étaient en contradiction permanente avec la grande loi de l'évolution,

si magistralement formulée par Darwin et Herbert Spencer. Le défaut de logique y éclate à chaque ligne.

Contrairement à ces artistes d'une si prodigieuse fantaisie, M. Georges Ohnet s'appliqua avec une volonté incessante à systématiser. Il faut lui savoir gré de cet effort. Sans doute ses classifications paraîtront arbitraires à un esprit réfléchi. Pour lui, un duc était maigre et sec, avec une sorte de froideur insolente; un marquis honnête et franc, doué d'une bonne fortune patrimoniale; un comte grassouillet, mais concentré, d'une politesse expansive et universelle ; un baron, sceptique et obèse, avec des dessous de jovialité polissonne. Le premier était pauvre et canaille, généralement célibataire, avec beaucoup d'honneur sur un reste d'honnêteté ; le deuxième bonhomme et « à son aise », marié et fidèle à une femme charmante, sortie de la haute industrie ; le troisième brillait régulièrement par une fortune insolente ; généralement cocu, et fort goûté au foyer de la danse.

Je ne connais pas très bien le monde aristocratique; cependant, aux cours de ma vie républicaine, j'ai pu connaître quelques réactionnaires. Ces courtes expériences me permettent de croire que M. Georges Ohnet n'a pas vérifié assez strictement la base scientifique de sa théorie. M. le baron de Mackau est gros, mais il n'est pas sceptique; M. le duc de la Rochefoucault, mon distingué collègue, dont chacun

connaît la cordialité, entrerait plus malaisément encore, tant par ses facultés intellectuelles que par ses proportions physiques, dans la classification un peu étroite établie par notre éminent romancier.

Ces petites réserves n'atténuent en rien d'ailleurs l'enthousiame que je professe pour ce beau talent. Les romans de M. Georges Ohnet me paraissent vraiment admirables. Dans nos commissions parlementaires, il nous est rarement donné de lire des rapports rédigés d'une plume aussi facile.

DISCOURS DE M. CHARLES CHINCHOLLE

L'émotion de l'orateur, autant que le bruit des sanglots provoqués par l'éloquence entraînante de M. Naquet, empêche d'entendre le discours de notre confrère, dont les quelques mots suivants arrivent seuls à nos oreilles...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

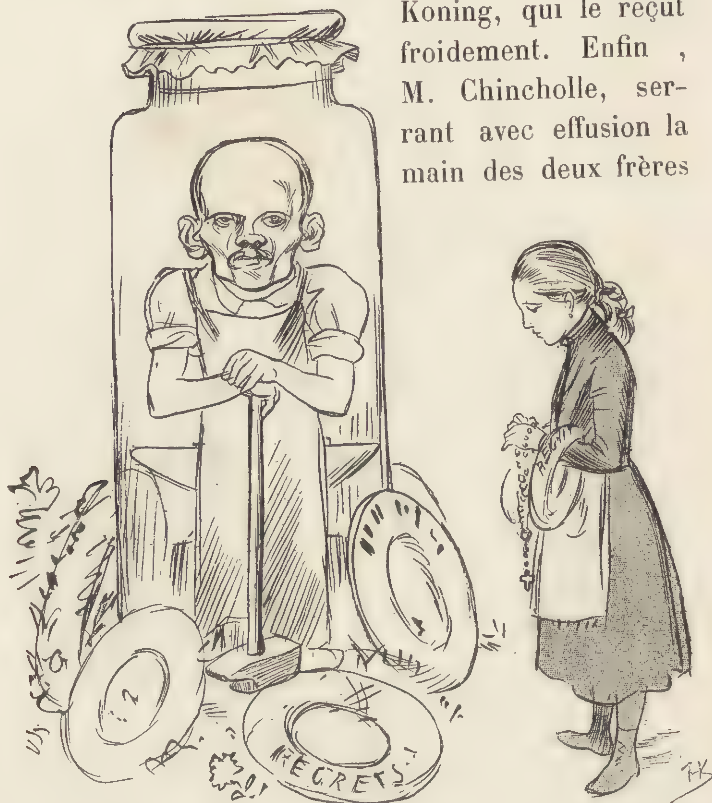
... Oui, ami, tu eus l'âme d'un martyr, car tu n'as pas craint le ridicule...

Puis ce fut le défilé traditionnel, et toujours le même. M. Gouzien paraissait tellement ému que le



maître des cérémonies s'adressa à lui comme au père du défunt ; MM. Noël et Stoullig, ces frères Lionnet qui ne se ressemblent pas, s'écrièrent une fois de

plus, dans un même élan : « Ce que c'est que de nous ! » M. Ollendorff se jeta dans les bras de Victor Koning, qui le reçut froidement. Enfin, M. Chincholle, serrant avec effusion la main des deux frères



Lionnet, qui n'avaient jamais autant brillé à aucun enterrement, leur dit d'une voix affaiblie :

— Il me semble que c'est quelque chose de moi qu'on enterre aujourd'hui !

OBSÈQUES DE RENAN

DISCOURS DE M. EDMOND DE GONCOURT

Un soir, à la fin d'un de ces dîners chez Magny où nous nous réunissions entre personnages illustres, je dis à M. Renan, qui causait de Port-Royal avec Sainte-Beuve, dans un coin :

— Pourquoi diable vous obstinez-vous à porter ces redingotes de séminariste : vous me rappelez M. de Sainte-Agathe.

— Plût au ciel que je ressemblasse à ce saint homme, répondit-il en avançant avec effort son corps mouvant enfoui dans un fauteuil Voltaire — ironie délicieuse qui ne nous échappa pas, à mon frère ni à moi — ; j'ai souhaité aussi d'abdiquer ma volonté au profit d'un maître suprême et d'être seulement ici-bas un humble instrument entre les mains du Seigneur !

Messieurs, je n'ai jamais goûté Molière, chez qui je ne rencontre pas le sens artiste : ce jour-là, je le compris. L'homme au petit collet se trouvait devant moi, en chair et en os, sous la lumière brutale des becs de gaz; je devinai tout de suite qu'il ne me pardonnerait jamais cette franche familiarité. Je ne me trompais pas. Plus tard, quand mon rôle d'historiographe des lettres me força de le mettre en scène, son acrimonie se réveilla soudainement.

L'homme explique l'homme de lettres : sa phrase a des caresses suspectes, des attouchements singuliers de bedeau excité, mais impuissant, qui jamais ne viola une idée. Quand il apporta chez Magny son *Saint Paul*, développant avec complaisance les difficultés avec lesquelles il avait restitué les voyages de cet apôtre, le profit qu'il en attendait pour l'histoire de l'humanité, Théophile Gautier lui dit :

— Mais allez donc à Montmartre, n. de D..., il y a plus d'humanité dans la tête d'une petite modiste vivante que dans la cervelle de vos calotins historiques !

Nous nous amusions toujours de la physionomie effarée qu'il opposait à ces rudes boutades. Mais Montmartre, les petites femmes, les modèles, rien de tout cela ne l'intéressait ; ses vœux extrêmes de concupiscence n'allaient pas au delà de ce rêve platonique, qui est le dévergondage mystique des vieux ecclésiastiques : un fauteuil à l'Académie et peut-être un siège au Sénat.


FAMILLE
A. Willette

Son petit collet, en effet, aimait à se frotter à la



puissance, au succès. Il se plaisait au commerce des pouvoirs établis et des gloires consacrées. Il nia Hugo



jusqu'au jour où de le coudoyer lui parut profitable. De même il ne comprit jamais nos œuvres. Notre

belle étude sur *Manette Salomon*, à laquelle Théo faisait allusion en l'opposant à son roman sur *Saint Paul*, échappa tout à fait à son intelligence.

La Société des gens de lettres, qui n'a pas à apprécier les caractères, mais les talents officiels, ne pouvait s'empêcher d'envoyer un représentant...

. . . .

A ce moment, les murmures qui allaient croissant depuis le début de cette singulière oraison funèbre, éclatèrent en une vigoureuse protestation. Les assistants les plus voisins de M. Edmond de Goncourt s'écartèrent, tandis que M. Abraham Dreyfus, toujours chevaleresque, prononçait quelques mots d'excuse et donnait la parole à

M. CAMILLE DOUCET

La Société des auteurs dramatiques n'est pas celle que notre éminent collègue, M. Renan, a fréquentée le plus assidûment : elle a le droit cependant de revendiquer comme sien ce maître incomparable qui a écrit *Caliban*, *1802*, et l'*Abbesse de Jouarre*. Ce sont là des titres que nous sommes fiers de nous rappeler aujourd'hui.

Quand M. Renan publia l'*Abbesse de Jouarre*, je fus d'abord frappé par les qualités d'auteur dramatique que cette pièce contenait. Je lui en fis la remarque.

— C'est du bon Dumas, lui disais-je : vous avez la passion, la fougue ; cela rappelle les sombres ardeurs d'*Antony*, avec plus de tempérament encore. Mais prenez garde tout de même de tomber

dans la grivoiserie : j'ai remarqué depuis longtemps que vous êtes porté vers ce défaut par un penchant naturel de votre esprit. N'offensez pas le public par trop de libertinage : il n'aime pas ça.

Il ne me répondit pas, si ce n'est par ce hoche-



ment de tête et ce sourire qui disaient tant de choses. Mais je vis bien qu'il se souvint de mon avis. Avec l'*Eau de Jouvence*, il rentra dans la grande tradition française qui est la foi au bonheur. Dégagée du voile mystique qui l'embrume un peu, cette œuvre admirable expose la même doctrine que l'on admirait dans les comédies de ma jeunesse : on dirait la

Considération traduite en termes bibliques par un prophète inspiré. Les idées que j'exprime par l'intermédiaire de Gaston se retrouvent, plus majestueuses, dans la bouche d'Ariel : Prospero ne vous rappelle-t-il pas Desrozier ; Gonzalo n'est-il pas le baron Lafleur lui-même ?

Mais que dire du philosophe qui se dépense à profusion dans ces œuvres théâtrales? Il m'a toujours impressionné vivement : il avait pour moi le charme étrange des choses qu'on ne comprend pas très bien. Et comment l'humble dramaturge qui a passé sa vie à marier honnêtement Suzanne et Valentin, bornant son ambition à donner des exemples à la bourgeoisie de son temps, pourrait-il prétendre à juger l'auteur de l'*Antechrist ?*

Ce penseur illustre laissera toutefois à la Société le souvenir d'un charmant collègue. Il daignait parfois assister à nos discussions; le sort des jeunes l'intéressait. Récemment encore, il disait à un de nos célèbres confrères :

— Que devient ce charmant M. Burani qui est si bien doué, et dont la dextérité professionnelle m'enchanta si vivement dans le *Cabinet Piperlin !*

Il aimait beaucoup aussi de s'entretenir avec notre vieux caissier. Mais chaque fois que celui-ci lui annonçait des dividendes, il montrait une candeur étonnée vraiment ravissante chez un homme de son âge.

— Comment, tant d'or, mon cher monsieur, pour quelques pages de conversation écrites en manière de délassement, c'est vraiment impossible ! Je n'eus jamais surprise plus vive que le jour où M. Michel Lévy m'offrit 250 francs pour un in-octavo sur des matières hébraïques; je n'eusse jamais soupçonné que ma pensée pût avoir cette valeur marchande!

Excellent Renan ! on peut le résumer d'un mot : C'était un grand homme simple. C'est là une qualité que nous prisons d'autant plus qu'elle est plus rare parmi nous...

M. HENRI MEILHAC

Quand l'Académie française me fit l'honneur de me désigner, à la place de M. de Freycinet, retenu aux grandes manœuvres, pour parler en son nom sur la tombe de notre regretté collègue, j'avoue que je fus inquiet.

Je n'avais rien lu de M. Renan. On m'affirma qu'il avait consacré son grand talent à l'étude du peuple juif. C'était un nouveau péril pour moi : parmi les grands israélites dont l'histoire garde le nom, je ne connais que M. Raphaël Bischoffheim, et encore nous ne parlons jamais ensemble de Jérusalem.

L'autre jour, à mon billard de cinq heures, comme j'étais forcé de me tenir étendu sur une chaise longue, mon collègue de l'Institut (je peux dire M. Bischoffheim) me dit :

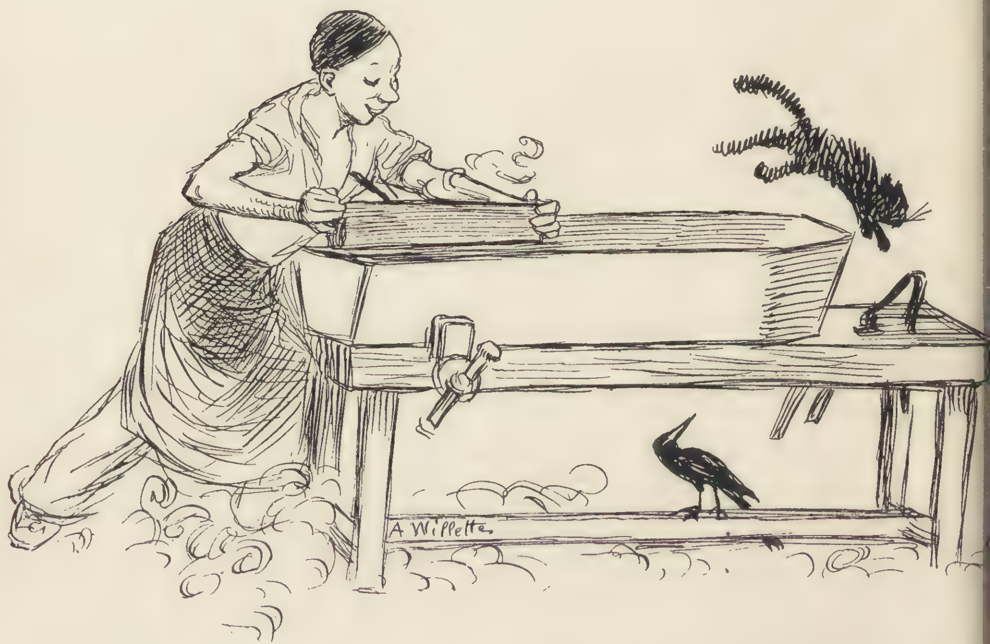
— Puisque tu dois prononcer l'éloge, en public, de M. Renan, lis donc les *Dialogues philosophiques;* comme tu as ta goutte...

Je les lus, messieurs; ah! ce fut une initiation tardive, mais éclatante. Cette conception du monde, tour à tour ironique et grave, m'enchanta dans sa forme dramatisée. Je n'adresserai qu'un reproche à M. Renan: c'est d'avoir un peu mêlé, dans cet ouvrage, le drame et l'opérette, sans un souci suffisant de la distinction des genres.

. . . .

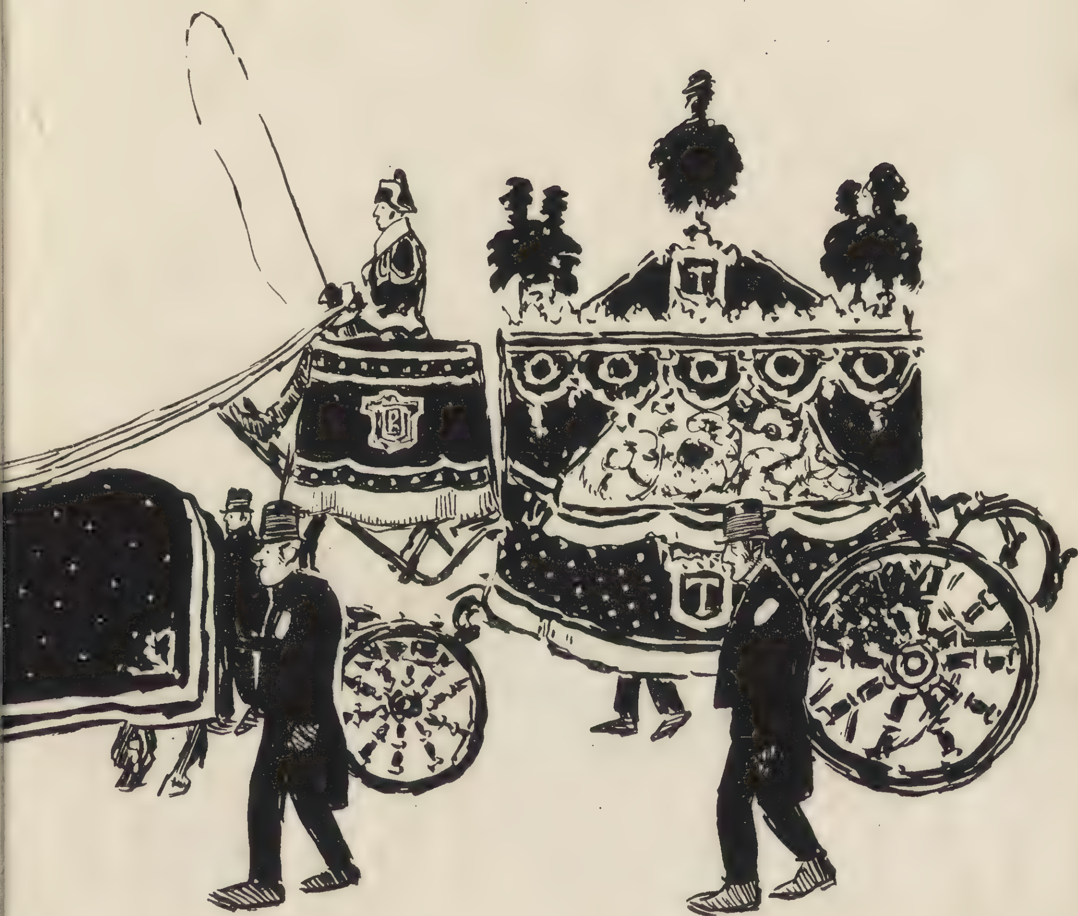
Alors le défilé commença, avec ses figurants traditionnels (1). A la porte du cimetière, on remarquait M. Abraham Dreyfus, très entouré, qui recueillait les compliments bien dus à sa courageuse intervention.

(1) Voir les précédents enterrements.



LES OBSÈQUES DE TOUTÉE





DISCOURS DU BATONNIER

C'est sous le coup d'une poignante émotion que je viens, au nom du conseil de l'ordre des avocats, rendre un dernier hommage à la mémoire de M. Toutée.

Notre regretté confrère ne fut peut-être ni un grand orateur, ni même un grand avocat, au sens que la vanité humaine prête à ces vulgaires éloges. Mais il valait surtout par cet ensemble de qualités morales qui sont infiniment plus précieuses que



celles de l'esprit, et qui contribuent à fixer une figure dans l'admiration des hommes : je veux dire le caractère.

Le caractère : vertu rare par les temps difficiles où nous vivons ! Les grands talents ont été morcelés, comme jadis les anciens fiefs, en beaucoup de petites propriétés. L'esprit est descendu dans la rue, les masses ont été appelées à comprendre. Le caractère est demeuré exilé en certaines demeures austères peu accessibles à l'intrigue des nouvelles couches, où des jurisconsultes attardés conservent les traditions de l'antique noblesse de robe.

Toutée fut de ceux-là : il avait été magistrat dans sa jeunesse; il était même parvenu très vite à la présidence de notre tribunal correctionnel. Mais une



vocation irrésistible lui fit bientôt reprendre sa robe d'avocat. Des ennemis insinuèrent alors, je le sais, qu'il avait cédé en donnant sa démission de magistrat, aux pressantes sollicitations d'un gouvernement timoré. Vous connaissez aussi bien que moi, la source de ces calomnies intéressées. En revenant parmi nous, M. Toutée obéissait aux conseils de sa nature militante, aux besoins mêmes de son tempérament de lutteur.

Depuis quelques années, le zèle de l'avocat s'était aggravé de je ne sais quelle sollicitude d'apôtre. Le positivisme raisonné et pratique qu'il avait affiché toute sa vie se modifia tout à coup jusqu'à atteindre au mysticisme des premiers martyrs chrétiens. Cette conversion, dont personne ne connut jamais la cause



secrète, fut le signal d'une nouvelle manière dans sa vie d'avocat.

Certes, on ne l'avait jamais vu mêlé à ces affaires éclatantes sur lesquelles se passionne la vaine curiosité des foules. On sait la légende touchante de ses débuts, lorsqu'il mettait un pot de fleurs sur la fenêtre de sa mansarde, dominant le Palais, pour avertir les huissiers en quête de défenseur économique qu'il était là, prêt à descendre pour cent sous. Il commençait, à la fin de sa carrière, à rencontrer des clients plus sérieux, quand, tout à coup, cette folie du dévouement le posséda : il voulut se consacrer définitivement à la défense des escarpes, des rôdeurs de barrières et des filles de mauvaise vie.



On peut dire que, dans cette période de temps, il fut le Vincent de Paul des souteneurs sans appui. Il prenait en mains leurs intérêts, exposait au tribunal les conditions déplorables de l'enfance à Paris, la facilité qu'offrent les bals publics et autres lieux de débauche, au développement des mauvais instincts. Et quand il avait sauvé un de ces parias de la société il lui donnait, en plus de ses bons conseils, quelques pièces de monnaie.

L'ordre des avocats tenait à honorer particulièrement cette mémoire, qui témoigne de cette chose si rare : l'assemblage d'une haute probité professionnelle et d'un grand caractère.



DISCOURS DE M. BULLIER

Au nom des anciens directeurs de bals publics, je viens déposer un hommage respectueux sur la tombe de M. Toutée. L'honorable Président, comme nous



continuerons de l'appeler dans nos réunions intimes, était presque des nôtres par son mariage, il l'était entièrement par son cœur.

La corporation lui doit beaucoup ; il est le premier en effet, de nos amis, qui soit entré dans la magistrature et ait relevé ainsi d'un éclat nouveau notre profession, dont les préjugés surannés essaient en vain d'atténuer la grandeur.

Le temps n'est plus, en effet, où l'on croyait indispensable à la prospérité et à la bonne gestion des bastringues qu'ils fussent tenus par des gens de rien.

La majorité des hommes qui dirigent aujourd'hui nos bals publics sont des gens instruits et distingués : l'un même est licencié en droit. Son établissement



n'en est pas moins très prospère. En effet, à mesure que l'instruction des classes laborieuses s'est développée, il a fallu, pour pourvoir aux distractions du peuple, des esprits plus ouverts aux idées nouvelles et mieux appropriés aux conditions inexorables du progrès. Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens : et tels jeunes gens aujourd'hui préfèrent justement la qualité d'industriel à celle d'avocat sans causes.

Quant à moi, je considère que notre commerce concourt au bien social autant que tout autre.

Aux jours heureux de ma jeunesse, je conduisis un soir ma pauvre femme aux Variétés; je voulais la récompenser d'une semaine particulièrement labo-



rieuse. On jouait une revue dont les auteurs sont probablement morts depuis longtemps : je ne me rappelle ni leur nom ni celui de la pièce, mais je me souviens du cas d'un garçon de cabinet, qui avait été converti à la morale par un discours académique de M. Victorien Sardou sur les prix de vertu. Il conservait son métier pour vivre, mais il l'exerçait avec piété, comme un sacerdoce. Chaque fois que les couples de soupeurs allaient commettre un péché, vite il ouvrait la porte et sauvegardait les bonnes mœurs.

Cet exemple m'a beaucoup frappé. Depuis cette époque, je me mis à lire; le résultat de ces études me confirma pleinement dans mes idées sur la moralité des bals publics.

Ma curiosité ne se satisfit pas, cependant, avec les



œuvres de M. Sardou, à peine suffisantes pour surprendre l'esprit simple d'un garçon de restaurant. Je compris par l'étude approfondie de Dumas fils le rôle déterminé que les filles ont reçu de la Providence dans le monde moderne : celui de détruire les oisifs. C'est à cette tâche que j'employai les forces de ma maturité. Je suis parvenu, pour ma faible part, je l'espère, à réaliser ce vœu du Seigneur. Ce sera la consolation de ma vieillesse.

Ces hautes vérités morales n'avaient pas échappé à l'esprit si distingué de M. Toutée : quand des ennemis imbéciles l'accusaient de faire une spéculation, il accomplissait une œuvre austère. Honorons-le surtout pour cette dernière. Magistrat il ne frappait qu'au nom de la loi humaine ; héritier du *Bal*



des Roses, il était l'exécuteur des hautes œuvres de Dieu.



DISCOURS DE M. DE LABRUYÈRE

En me désignant pour rendre un suprême hommage à la mémoire de M. Paul Toutée, la Société des gens de lettres a obéi à un sentiment dont vous com-



prendrez toutes les délicatesses : elle a voulu que l'éloge de son membre regretté fût prononcé par le seul homme au monde dont il fût à jamais séparé par un malentendu, vite oublié d'ailleurs. Ces souvenirs, au reste, sont trop lointains pour que je les évoque devant une tombe ouverte. Je veux dire simplement la douleur réelle que nous a causée à tous la mort inattendue de notre regretté confrère.

Il était entré tard dans les lettres. Elles furent sa dernière jouissance ici-bas. Abandonné par ses an-



ciens amis, il trouva en elles les consolatrices éternelles. Il s'essaya dans le roman, avec *Gaupe nouvelle*, *Fils d'escarpe* et tant d'autres œuvres d'un intérêt poignant et d'une réalité saisie sur le vif. Au théâtre, il donna successivement les *Carrières d'Amérique*, *Catin et Cie*. Il tâta aussi du journalisme, mais il ne fut jamais qu'un journaliste d'occasion.

Ses principaux titres à l'estime des lettrés demeureront toujours ses études critiques sur les mœurs et les préjugés contemporains. Son ouvrage :



Le Magistrat et la Famille, est plein d'aperçus ingénieux et témoigne d'une indulgence toute philosophique. Son essai sur la *Chorégraphie en France et dans les pays étrangers* est le travail d'un érudit.

Au moment où il est mort, Toutée mettait la main à une œuvre considérable qui devait consacrer tout à fait sa réputation : *Le gendre de M. Douex*, comédie en cinq actes, aurait certainement tenu une place honorable, au répertoire de la Comédie-Française, à côté du *Gendre de M. Poirier*.



Le gouvernement, soucieux de récompenser une carrière passée tout entière au service de la démocratie, allait enfin lui accorder la croix de la Légion d'honneur qu'il attendait depuis cinquante ans. Elle lui avait été décernée depuis longtemps par le suffrage des gens de goût.



Le défilé du cimetière fut très brillant. On remarquait : MM. Zidler, récemment nommé premier président honoraire à la cour de cassation ; Cazot ; Oller, conseiller d'État ; Henri Brisson, les frères Lionnet, Carjat, etc... ; enfin, une foule énorme de déguenillés — les humbles clients dont M. Toutée avait successivement assuré les plaisirs à la ville et la défense devant les tribunaux.



OBSÈQUES DE LE BAR GY

DISCOURS DE MAURICE BARRÈS

Je n'eus que de rares occasions d'admirer l'éminent artiste dont nous déplorons la perte : c'est que je ne vais jamais au théâtre. Il me fut donné, cependant, dans une circonstance mémorable, d'admirer cette haute satisfaction de soi-même, cet orgueil raisonné et sain par lequel M. Le Bar Gy valut surtout : c'est quand M. André Claretie, le sympathique administrateur de la Comédie-Française, vint me demander un « à-propos » sur M. Ernest Renan, comme jadis son illustre père en avait commandé un, à M. Renan lui-même, sur Victor Hugo.

Le désir de me mêler de nouveau à ce monde parisien, dont je connus si bien l'intrigue, me décida de dérober quelques heures à mes travaux d'exégèse religieuse : j'écrivis le *Banquet*. Entre deux cours du

Collège de France, je venais parfois surveiller les répétitions de mon acte à la Comédie. C'était une façon de dialogue qui agitait un des plus graves problèmes métaphysiques : à ce festin spirituel, MM. Renan et Platon discutaient ensemble sur les destinées de l'âme.

C'est Prudhon qui représentait Renan : l'honneur d'interpréter Platon était échu à M. Le Bar Gy. Ce fut un travail compliqué. M. Prudhon, qui me parut être plutôt un éclectique en matière philosophique, se pliait volontiers à mes indications ; mais M. Le Bar Gy se butait dans sa conception personnelle, arguant de sa qualité de bachelier pour façonner le personnage à sa guise : il voulait absolument voir en Platon un héros de Dumas fils. Il lui prêtait des airs cassants de philosophe mondain, une fatuité péremptoire de boulevardier sermonneur. Je songeai un instant à ramener l'artiste à une intelligence plus modeste de son rôle. Mais je fus détourné bientôt de ce projet par le ton convaincu qu'il apportait à réaliser son rêve d'élégance : car M. Le Bar Gy était d'abord et avant tout « un élégant ».

Cette conception de la vie n'est pas la plus parfaite : il lui manque certains éléments d'information. Mais elle est intéressante, comme toutes les manifestations d'une foi spontanée.

Quand j'étais ministre de l'instruction publique, pendant la courte période de temps où la République



accorda quelque confiance à mes conseils, puis un peu plus tard, comme secrétaire d'État de Sa Majesté, j'eus la bonne fortune de présider une cérémonie du Conservatoire. Je fus frappé chaque fois du souci constant qu'apportaient les élèves de M. Le Bar Gy à réaliser ce type abstrait de « l'homme du monde ». Le maître avait si bien pénétré ses disciples de sa passion que cette image agissait sur leur esprit avec une sorte de puissance hypnotique.

On peut dire de lui sans hésiter qu'il a fixé au théâtre l'idéal de « l'homme du monde », la jurisprudence des grandes manières. Il a établi le degré de lassitude dont on doit relever le visage d'un élégant professionnel ou celui d'un mondain approximatif. Il montrait excellemment de combien de tons la voix d'un clubman du Cercle de la Presse doit baisser pour exprimer la distinction nécessaire à un habitué du Jockey-Club. C'est lui qui a noté l'accent, adopté depuis par la majorité des Conservatoires, pour exprimer l'insolence « grand seigneur ». Ce travail d'analyse était bien la tâche d'un philosophe; et M. Le Bar Gy en eût été un grand sans doute si, plus détaché des vanités et moins candide, il ne se fût pas laissé prendre lui-même par les idées qu'il développait.

Mais il croyait à son pontificat, il croyait à sa situation d'homme du monde, il croyait à tout... Il ne faut pas cependant évoquer des souvenirs péni-

bles en cette heure solennelle : constatons seulement pour finir, que dans une société démocratique, M. Le Bar Gy aura tenu un rôle enviable : il a créé une école chargée de donner une idée du Monde à ceux qui n'en sont pas. Que ce « monde » fût une traduction exacte ou une conception excessive, le point est secondaire : les idées, supérieures aux fuyantes réalités, n'ont de valeur que par la confiance que nous leur accordons. Aussi bien le monde qu'il a créé avec son imagination est-il plus vrai que l'autre, si la majorité du public le croit tel; il est plus vivant aussi, car il représente l'adhésion de plusieurs générations à un idéal.

DISCOURS DE M. JEAN COQUELIN

J'ai connu Lebargy étudiant, Le Bargy sociétaire, Le Bar Gy professeur au Conservatoire : du commencement à la fin de sa brillante carrière, aucun malentendu ne vint troubler notre amitié ni notre admiration l'un pour l'autre.

Nous ne partagions pas les mêmes opinions politiques : nous autres, les valets du répertoire, nous sommes le Tiers État de l'art dramatique. Mon illustre père me le disait souvent : ce sont les Scapin transformés en Figaro qui ont fait la Révolution. Nos ancêtres nous ont transmis une mission civilisatrice, un sacerdoce social. Nous en resterons dignes. Je le disais encore hier à mon excellent ami, le ministre de l'intérieur : La République peut compter sur nous.

Par ses affinités aristocratiques, le tour particulier de son talent, Le Bar Gy semblait être porté plus naturellement vers les idées réactionnaires : cette opinion était une des traditions de son emploi. Mais s'il versa à l'époque de sa première jeunesse dans les errements du passé, il comprit bientôt le



mouvement irrésistible qui entraîne les sociétés modernes dans le mouvement démocratique. La loi fatale du Progrès l'éclaira. C'est qu'aussi bien il avait l'esprit remarquablement ouvert. Il avait coutume de dire :

— J'ai autant de talent que Delaunay, mais je suis plus intelligent que lui.

Jamais il ne le montra plus manifestement que dans cette occasion.

Le dernier service que je lui rendis, ce fut de faire recevoir à la Comédie un drame de M. Paul Delair, notre éminent poète, encore si jeune sous ses cheveux blancs d'octogénaire. Tous les théâtres de Paris avaient refusé sa *Dalila :* je l'imposai au Comité.

Je jouais Samson; ce fut un de mes plus grands succès. Samson a la bonté large et inépuisable, la majesté tranquille du peuple : je le jouai avec toute mon âme et tout mon cœur. Le Bar Gy incarnait un de ces grands seigneurs inutiles qui sont la plaie des sociétés : il déploya ses qualités ordinaires de séduction dans ce rôle antipathique, qui lui demeura toujours particulièrement cher, car il lui rappelait un des souvenirs les plus doux de sa carrière. En effet, au cours de notre dernière tournée en Amérique, une délégation des dames de Chicago, frappée par sa distinction, lui envoya en signe de reconnaissance, un portrait en pied de Charlie, le grand tailleur yankee.

DISCOURS DE M. CLARETIE FILS.

Comme administrateur général de la Comédie-Française et comme ami, je suis frappé par un double deuil. Cette émotion excusera la brièveté de mon discours.

Il s'est créé, depuis quelque temps, une école littéraire qui semble faire profession de misanthropie et de peindre la vie sous les couleurs les plus noires. C'est l'utilité des existences charmantes et supérieures de présenter la défense de l'humanité, en montrant ce que le cœur de l'homme peut contenir de beau, de délicat, d'élevé enfin. Le Bar Gy fut un de ces plaidoyers vivants : à côté de lui, on se sentait heureux de vivre, fier d'être un homme. Il était impossible de l'approcher sans subir le charme entraînant d'une sympathie irrésistible.

Il y a quinze jours encore, venant me voir à ma maison de Viroflay — ah! que les roses sentaient bon ce matin-là et que la vie semblait légère! — il me dit en me présentant un de ses jeunes élèves :

— C'est un véritable cadeau que je vous fais : c'est moi-même à vingt ans!

Excellent Le Bar Gy : c'était la modestie même. Quand la mort est venue nous le ravir, le gouvernement allait récompenser toutes ses vertus en lui accordant le plus grand honneur que puisse ambitionner un homme : cette croix qui brille sur la poitrine des héros modestes et des artistes éminents et semble être le signe de ralliement des grands esprits et des grands cœurs!

Le défilé des amis fut très long. A côté de la classe, au grand complet, du regretté professeur, dont les élèves se reconnaissaient à leur impeccable élégance et à leur émotion pleine de tenue, on remarquait la majorité des artistes du Théâtre-Français : mademoiselle Ludwig, la charmante sous-doyenne, mademoiselle Reichenberg, plus jeune que jamais, M. Baillet, toujours plein d'avenir. Les deux fils Carjat, déjà photographes, conversaient mélancoliquement avec les quatre frères Lionnet fils. M. Delaunay recevait avec grâce les félicitations de tous : très remuant, très sautillant, avec sa figure rose qui souriait par habitude, et son nez espiègle de vieux gamin sous la neige de ses cheveux. Pour honorer particulièrement la mémoire de son jeune rival, l'Éternel Jeune Premier avait décidé de revêtir, ce jour-là, le personnage d'Olivier de Jalin.



OBSÈQUES DE MADAME LEPRINCE

DISCOURS D'ARSÈNE HOUSSAYE

Les Parisiens ne la connaissaient guère avant un procès célèbre de la fin du dix-neuvième siècle : l'affaire Eyraud, où elle était apparue en Providence de l'Amour habillée par Redfern, véritable Fée du plaisir, montrant sous son domino à demi soulevé, le rire de ses dents blanches, qui déjà, hélas! ne promettaient plus que par procuration.

Je l'avais rencontrée à Bade, dans l'éclat de sa jeunesse, conduisant, du bout de sa baguette magique, les princes et les poètes, qui déposaient à ses pieds leurs rimes et leurs bank-notes. Nonchalante et superbe, elle traversait la vie en daumont, dans un cortège d'habits noirs inclinés et de crânes respectueux. Les deux pur-sang célèbres, qu'elle conduisait parfois elle-même — plus doucement que ses amants

— piétinaient les cœurs que jetaient sous leurs pieds le désespoir et la ruine. C'était une idole. Semblable en cela à notre amie Cora Pearl, elle ne voulait pas qu'on « lui marchât sur les pieds, sinon avec les lèvres ».



Je l'avais appelée miss Cléopâtre. La beauté pure de la courtisane royale se relevait, chez la souveraine du Chic, d'un art plus savant. Le fard avivait d'un éclat de corail ses lèvres sensuelles, et les gerbes diamantées qui brillaient dans ses cheveux blonds n'humiliaient pas ses regards. C'était Aspasie revue par Ninon, Athéné modernisée par Paris. C'était Phryné duchesse, Vénus Astarté entrée dans l'almanach de Gotha.

Je la voyais souvent le matin, à ce moment, ami désintéressé, amusant ses loisirs entre deux visites plus fructueuses. Quand le timbre de l'hôtel retentissait, je prenais mon chapeau, toujours à portée de ma main, pour éviter des présentations délicates.



Je n'ai jamais compris les écrivains qui profitent de leurs amitiés féminines pour se faire des relations. Tout en disposant avec science ses fines batistes, elle me montrait parfois ses seins, elle me dévoilait ses bras, elle m'exhibait ses jambes. « Aujourd'hui, me dit-elle un matin, il n'y a plus que des grues et des



imbéciles. Et tu voudrais que je leur montrasse tout ça pour cinq louis? »

C'est alors que cette jolie fille, qui avait passé comme une comète éperdue dans le firmament parisien, régla sa vie. Elle cessa de travailler elle-même, se consacrant tout entière aux plaisirs des autres, et dès lors devint l'étoile fixe, brillant d'un tranquille éclat, qui dans la nuit guide les amoureux attardés

et les conduit au port. Elle recevait toujours, dans son coquet hôtel de la rue de la Pompe, quelques camarades de sa jeunesse brillante. On parlait des *Vendanges de Bourgogne*, de cette époque charmante où les grandes dames et les reines de la galanterie se coudoyaient sous le domino, où l'esprit moussait avec le champagne. La vie se dépensait largement, dans ce rêve de fête galante, en fantaisies luxueuses et en folies brillantes. Nous aimions tous la conversation documentée de cette femme d'esprit, qui avait vu tant de choses et avait gardé, pour les faiblesses humaines, une indulgence supérieure et presque maternelle. Le livre qu'elle a laissé, et qui, dans son idée, devait faire suite à mes *Grandes Actrices*, a montré sans conteste que cette âme vaillante savait être une plume habile.

DISCOURS DE TONY RÉVILLON

Au nom de la Société des gens de lettres, je dois dire un dernier adieu à la femme charmante qui fut notre collègue. Sans avoir eu l'honneur de la connaître aussi intimement que la pratiqua mon illustre confrère Arsène Houssaye, je puis dire que je la vis souvent et toujours avec plaisir, soit à la Société, où elle discutait les intérêts de tous avec son entente supérieure des chiffres, soit dans son merveilleux hôtel du Bois.

Madame Leprince avait compris admirablement l'utilité d'un cadre luxueux pour les digestions choisies. Dans ma vie littéraire, je connus beaucoup de maisons où l'on dîne, je n'en rencontrai jamais, je dois le dire, d'aussi ingénieusement montée, d'aussi finement servie qu'était celle-là. Là, tous les détails

d'un confort raffiné concouraient à cette harmonie définitive, à ce respect des règles essentielles qui constituent seulement un vrai dîner. Aucun solécisme de goût, aucune erreur de raisonnement, aucune sur



prise d'inexpérience ne troublaient jamais l'harmonie fondue du service.

Mais l'éclat du menu, son attrait irrésistible, c'étaient les convives habituels et les commensaux ordinaires de celle que nous pleurons. Quelquefois, à la fin de ces soirées charmantes, qui me rappelaient ma jeunesse, je me croyais revenu aux beaux jours du bal de Sceaux, je songeais aux petits oiseaux qui reviennent avec le printemps, et chantent parmi nous l'éternelle chanson de la jeunesse et de la

liberté. J'étais jeune à nouveau : je songeais à Mimi, à Musette, à toutes ces amies qui furent si charmantes, elles aussi, avec leurs robes en indienne. Et parfois, en suivant la fumée des excellents cigares de notre charmante collègue, je me surprenais à pleurer, comme le poète.

Aussi bien la perte que nous déplorons aujourd'hui sera-t-elle ressentie cruellement par la société tout entière, dont je traduis ici les regrets avec l'émotion de mes souvenirs personnels.

DISCOURS DE BISCH

Il ne me reste rien à dire après les deux orateurs éminents qui viennent de prendre la parole. J'aurais voulu cependant vanter la courtoisie particulière de madame Leprince, au point de vue professionnel. Je vois bien, mesdames et messieurs, que notre fatigue présente ne supporterait pas un surcroît d'émotions. Qu'il me suffise de résumer notre amie en un mot : madame Leprince était de la vieille école, et c'était la bonne. Depuis soixante-quinze ans que je partage ma vie entre les boudoirs et les Sociétés savantes, j'ai constaté quelquefois des progrès dans les questions astronomiques, jamais dans les spécialités amoureuses. J'en appelle à MM. Arsène Houssaye et Tony Revillon, qui, eux aussi, sont de mon siècle. Aussi bien la parole fameuse n'aura-t-elle jamais été plus

applicable qu'à cette heure : « Ce n'est pas celle qui



s'en va qu'il faut plaindre : ce sont ceux qui restent ! »

Une foule nombreuse se pressait au cimetière. Toutes les jeunes femmes à la mode en cette année 1921, Juliette d'Harcourt et Sorel en tête, pleuraient en silence avec leur aisance d'émotion accoutumée. Elles applaudirent, d'ailleurs, beaucoup à la nouvelle qui courait de bouche en bouche : M. Osiris fils, soucieux de continuer les traditions généreuses de sa famille, ouvrait un crédit de 30,000 francs pour élever un monument de reconnaissance nationale à la défunte. Il laissait aussi, dit-on, une somme de 500 francs pour la petite bonne.

